

—C'est presque une position sociale de nos jours, de parler français à la perfection.—J. Novicow.

LE MADAWASKA

—Il n'est pas de plus grande gloire que de combattre pour la langue de la patrie.—Jean Dorat.

J.-G. BOUCHER, éditeur-proprétaire

ABONNEMENT: Canada \$1.50 Etranger \$2.00

Rédigé en collaboration.

DEUX QUESTIONS

Pourquoi les chemins de la ville sont-ils dans un état aussi pitoyable? — Va-t-on boire encore longtemps l'eau de la rivière Madawaska?

On nous a demandé, cette semaine, d'attirer l'attention du maire et des échevins sur deux questions très importantes. Nous le faisons avec plaisir, parce que ces questions intéressent les contribuables d'une façon générale. Nous le faisons sans malice, sans aucune intention de blesser dans son amour-propre qui ce soit des personnes qui dépendent gratuitement leur temps pour l'administration des affaires publiques de la ville.

On nous a d'abord dit: "Pourquoi ne parlez-vous pas du mauvais état des chemins en ville?" Nous savons bien que les chemins de la ville sont en général très mauvais, qu'ils sont rocailleux et remplis de trous, que les automobilistes n'ont aucun plaisir à faire la promenade dans nos rues, que les fréquents arrosages ont entraîné le sable dans les rigoles et les égouts, voire même sur les trottoirs.

Nous savons également que le principe d'entretenir des chemins en les recouvrant sans cesse avec du gravois, a de nombreux désavantages, en particulier celui de recouvrir à tout jamais nos "précieuses" traverses en béton.

Nos rues s'égouttent mal et les dernières pluies l'ont prouvé. Les rigoles, là où il y en a, sont remplies de terre et l'herbe y pousse abondamment.

Mais que voulez-vous faire? Dénoncer publiquement cet état de choses sera-t-il suffisant pour que l'on travaille à y remédier? Puisse-t-il en être ainsi.

La seconde question qui s'agite dans l'opinion publique est celle de l'eau pour la consommation.

Depuis plusieurs années, au conseil de ville, on parle de puits, de citernes, de pompes. Nous en sommes encore à boire l'eau de la rivière Madawaska, peut-être exempte de germes pathogènes, mais d'une malpropreté inconstante. Elle est chaude, de couleur jaunâtre et d'un goût détestable.

Nos échevins ont en main un problème très difficile à solutionner. On a déjà dépensé beaucoup d'argent et de temps pour essayer de résoudre cette difficulté, ou plutôt de corriger l'erreur commise au début. Lorsque toutes les expériences auront été faites sans résultat pratique, on songera peut-être à réparer cette erreur en cherchant ailleurs que sur les rives de la rivière Madawaska une meilleure source d'eau à boire.

Et d'ailleurs ce ne sont là que deux items de la longue liste des améliorations urgentes dont la ville a besoin.

Gaspard BOUCHER.

Billet du Jeudi

CA PIQUE... PUIS CA DEMANGE...

Heureux celui qui peut soutenir ses muscles tibiaux, vulgairement appelés "mollets" à l'appétit vorace des insectes torionnaires auxquels on donne différents noms.

Si la mode actuelle procure à la femme un certain confort, en lui permettant d'exposer au carrosse de la brise d'été autant de son épiderme que lui dicte ses goûts, la nature l'assujettit par contre à un véritable martyre. Le contre à un véritable martyre. Le contre à un véritable martyre. Le contre à un véritable martyre.

Ca pique... ça démange... on gratte! Est-ce un maringouin, un moustique, un brûlot... qu'est-ce? Le dictionnaire Littré dit: le que "maringouin" est le nom vulgaire de diverses espèces de cousins (ne comprenant pas les fils de nos oncles et tantes), 2o que les cousins sont les moustiques.

Ainsi maringouin et moustique sont synonymes ce dernier est de style élevé, tandis que le premier est d'usage vulgaire. Mais au Canada, dans la cruelle pratique, voici ce qui en est, d'après le Chanoine Huard:

Le MOUSTIQUE est une petite mouche toute petite qui cherche bien à se nourrir à vos dépens, mais en vous dérangeant le moins possible: pas de bourdonnement, pique sans douleur. Mais pique-t-elle y a! Et comme l'insecte ne fait pas de pincement la plaie reste béante et le sang coule sans que vous vous en aperceviez.

G. N. TRICOCHE

VARIETES

MENTALITE DES ECRIVAINS

Nous avons parlé dans un autre article, des excentricités de certains écrivains. Certes, il est bien des cas où la bizarrerie est réelle, est une vraie manie, provenant sans doute d'un défaut d'équilibre mental. Toutefois, très souvent, elle n'est qu'apparente, ou bien ce qui peut paraître étrange chez un homme de lettre n'est que le résultat d'un calcul. Tel auteur, très connu, passe une ou deux heures par jour à scier du bois; tel autre consacre ses loisirs à recouvrir son mobilier; un autre encore paraît se délecter à relier des livres; il en est même qui font de la tapiserie, ou coiffent des chandails. Ce ne sont pas là des manies; simplement des gens très normaux qui, se sentant débordés, submergés par le travail de tête, cherchent à tout prix des distractions assez puissantes pour les forcer à oublier l'objet de leurs études. Cet état d'esprit se rencontre principalement chez des écrivains qui se sont laissés absorber par leur labeur au point de

négliger les distractions mondaines, contre lesquelles ils ont peu à peu pris de l'antipathie. A la fin, sentant qu'ils sont à bout de leurs forces intellectuelles, que leur travail même menace leur inspiration de la sécheresse, ils comprennent qu'ils doivent se verser la prostration nerveuse, ils s'adonnent avec la frénésie du désespoir à quelque labeur manuel totalement étranger à leur occupation ordinaire. Rostand lui-même s'est trouvé dans une situation analogue, alors qu'il était en train d'achever "L'Aiglon". Arrivé au milieu de son oeuvre, pour laquelle il avait touché d'avance 30,000 francs, il se lança dans des expériences agricoles, pour éviter le surmenage cérébral; et ce qui est piquant, il s'y absorba si bien que ses éditeurs prirent peur, craignant que le nouvel ouvrage, si impatientement attendu, ne vit jamais le jour. Mais l'auteur avait agi sagement: il s'était reposé à temps, et il put nous donner la perle littéraire que l'on sait.

George Nestler Tricoche.

A LA "BANQUE PROVINCIALE"

Visite de l'ancien immeuble de la Banque Royale que la Banque Provinciale occupera d'ici quelques jours — Travaux de réfection.

Un groupe de journalistes a visité ce matin l'ancien immeuble de la Banque Royale, qui sera occupé à la fin du mois par la Banque Provinciale. Les travaux de réfection avancent rapidement et d'ici une quinzaine de jours le déménagement pourra s'effectuer.

Il n'y a pas un coin de cette bâtisse qui n'aura pas été retouché, nous disait M. Paul Favreau, surintendant des immeubles de la Banque Provinciale, qui servait de cicerone aux journalistes. D'abord, c'est le marbre de la façade, du marbre de George, qui a été nettoyé au sable par pression d'air. A l'intérieur, c'est du marbre italien et taffricain, un peu plus pâle que le marbre statuaire. Les comptoirs sont en marbre noir et or beige; le bronze est d'un fini velin anglais; les chapiteaux des colonnes de la grande salle du rez-de-chaussée sont finis en argent. Tout cela a été rafraîchi. Toutes les boiserie sont en acajou espagnol. Au fond du rez-de-chaussée, on a substitué aux anciennes verrières en verre poli au sable de nouvelles verrières en verre cathédrale.

La Banque Provinciale occupera le sous-sol le rez-de-chaussée et le premier étage. Le deuxième sera probablement converti en bureaux. Le dernier sera occupé par les avocats de la Banque, Kavanagh, Lacoste et Lajoie, comme dans l'immeuble actuel.

Au rez-de-chaussée, c'est le bureau de la succursale principale. La clientèle de la Banque et les employés seront bien à l'aise dans cette vaste salle. De chaque côté de l'entrée, ce sont les bureaux du gérant de la succursale, du gérant adjoint et du comptable. Au sous-sol, sont les voûtes pour la caisse et les valeurs de la Banque les voûtes pour les vieux documents. Dans la partie avant du sous-sol, se trouvent les coffres de sûreté à l'usage de la clientèle. Ces coffres de sûreté seront d'un nouveau genre, en servira à la fois de filière et de classeur. Encore dans le sous-sol, une salle réfectoire pour le personnel.

Le premier étage sera occupé par le personnel du bureau-chef: bureau du conseil d'administration, bureau du gérant général, des comptables, etc.

L'immeuble fut construit en 1907 par la Banque Royale par M. C. Stone, un architecte d'Am-

NOTRE FORTUNE EN TROIS MOTS

La jeunesse, c'est un THESE. La proposition à défendre: — Je le hasard? Il n'existe plus, quand le surplus est empli, placé, intelligemment, sans relâche. Se suffire, c'est vivre dans l'avenir.

Car l'avenir, c'est L'ANTI-THESE, et combien redoutable! L'an dernier, 22,283 Canadiens et Américains faisaient faillite; 34,9% parce qu'ils manquaient de capitaux: le plus fort pourcentage. Ils comprennent, aujourd'hui, que, quand on est jeune, on ne doit pas se proposer l'économie et la prévoyance, puis-que ensuite Dieu dispose.

Mais, pour la plupart, il est peut-être trop tard! Et, quand les forces nous abandonnent, sans retour, c'est la SYNTHÈSE: soit l'aisance envahissante, cette immortelle du sacrifice, base de tout ce qui doit durer; soit la honte aux mains vides, au crochet de la charité serene, coupablement escomptée. — Royer du VERNAY, Bulletin de la Caisse Nationale d'Economie.

"UN TRIBUT A LA RACE ACADIENNE"

Une oeuvre considérable et toute sympathique. — Les Mémoires de l'honorable Onésiphore Turgeon, sénateur.

La maison G. Ducharme libraire-éditeur, de Montréal, a le plaisir d'offrir au public une oeuvre très canadienne — les Mémoires de l'honorable Onésiphore Turgeon.

Ce volume couvre une période considérable de vie active, de vie consacrée avec un inlassable dévouement à la chose publique.

Le sénateur Turgeon avait 75 ans lorsqu'il se décida à écrire ses mémoires politiques, à la demande de ses nombreux amis et admirateurs. Le volume est divisé en trois parties: "vingt-cinq années de luttes" — "député" — "sénateur".

Il faut lire les pages dans lesquelles il décrit l'accueil des Acadiens; comme il se mêla à leurs labeurs, prit part à toutes leurs luttes, nationales, religieuses, scolaires et politiques. Son indomptable énergie le porta au succès après vingt-cinq années de labeur méthodiques, de luttes politiques et même devant les tribunaux. Il fut un jour forcé de prendre le chemin de l'exil, mais revint à la demande de ses nombreux amis et le dernière fois pour remporter une victoire éclatante.

Une fois arrivé en Parlement, la construction de la bâtisse et l'achat du terrain cotèrent cher.

"Le Progrès du Saguenay"

LE MARCHANDAGE

Tout le monde, aussi bien ceux qui marchandent que ceux qui tolèrent le marchandage, tout le monde reconnaît que le marchandage est une plaie. Il semble que, de part et d'autre, on soit écœuré de ce système mais que l'on recule devant l'effort nécessaire pour mettre fin à cette habitude ruineuse pour tout le monde.

Le client marchandé parce qu'il sait que les prix sont fixés en vue du marchandage, et le marchand fait des prix élevés parce qu'il prend l'initiative de rompre ce cercle vicieux: au client ou au marchand? A notre avis si nous attendons après le public pour mettre fin au marchandage, nous allons attendre longtemps. D'abord parce que le marchandage est conforme au tempérament des quatre cinquièmes au moins des gens, puis parce que le client a des raisons plausibles de croire que le marchand à qui il s'adresse à des prix pour les marchands et d'autres prix pour les non marchands.

x x x

Le marchandage sortira de nos moeurs, le jour où les marchands déserteront qu'il n'y a dans leurs magasins qu'un seul prix, le prix raisonnable, qu'il est inutile de discuter les prix et que les réductions seront non pas individuelles, mais générales.

Un homme très pondéré amené dans notre district par l'une de nos grandes compagnies industrielles nous disait ces jours derniers: "Depuis mon arrivée ici, j'ai parcouru tous les principaux magasins, et j'ai constaté qu'à moins de marchander, je payais des prix exorbitants. Comme je n'aime pas à marchander, je m'vois forcé, à mon regret, d'acheter au dehors."

Notre interlocuteur n'est sûrement pas le seul à penser et à agir ainsi. Il est même à craindre que, si nos commerçants ne donnent pas un énergique coup de barre, le surplus de population amené ici par l'industrie continuera de faire ses emplettes en dehors de la région.

x x x

En ami véritable de nos marchands, nous nous permettons de leur faire la suggestion suivante: que ne s'entendent-ils pas pour supprimer complètement le marchandage, qui est en train de ruiner le commerce local en le discréditant?

C'est notre manière de voir l'un des principaux aspects de notre problème économique local. Il est possible que nous nous trompions; aussi serons-nous prêts à redresser notre jugement, si on nous démontre que nous avons tort.

Ce dont nous sommes absolument sûr, c'est qu'en abordant cette question, nous n'avons qu'une seule chose en vue: la prospérité du commerce local au bénéfice des commerçants et du public.

Eug. L'HEUREUX.

"Le Soleil" Québec

Nous ne serons jamais trop prudents

La liste des accidents mortels qui décroît avec la mauvaise saison, va sans cesse grandissant avec les beaux jours. Incapitamment de ceux qui sont attribuables à l'imprudence des automobilistes — et leur nombre n'est rien moins qu'effrayant — il y a ces autres fatidités qui enlèvent chaque été tant de familles et qu'un peu d'attention ferait éviter. La série n'en varie pas. Baignades fatales, parties de canot traçiques, électrocutions par la foudre, et, finalement les imprudences de chasse.

Avec la publicité que l'on donne de nos jours, tant à l'école que dans la presse aux mesures d'élémentaire prudence que nous, petits et grands, nous devons prendre, combien peu en font cas. Pour ne citer qu'un exemple, chacun sait le danger de mort foudroyante que court la personne qui va se baigner après les repas. Il n'y a cependant pas la moitié des baigneurs, qui en tiennent compte, si l'on en juge par ce que l'on voit tous les jours au bord du grand fleuve. "Oh! moi, j'ai toujours pris mon bain après le souper, je n'en dors que mieux; et puis ça ne m'a jamais fait de mal." En effet, il est possible que cela affecte temporairement un temps est parmi ceux qui l'on compte le plus de victimes. Un jour, ils sont moins bien disposés et la congestion les frappe. Les voisins diront: les crampes l'ont pris... Le plus discouraçant, c'est que ces téméraires sont très souvent des individus ayant reçu une excellente éducation: ils ont appris à l'école, au collège, le danger que fait courir cette imprudence, ses effets aussi bien que ses causes.

Peu importe; "j'ai toujours fait ainsi et ça ne m'a jamais fait mal". Avec ce raisonnement, il en est une demi-douzaine qui vont à la mort chaque semaine.

Moins délibérée, mais tout aussi dangereuse est l'imprudence de ceux qui vont en canot sans l'expérience voulue, ou qui s'y comportent avec une légèreté exécutable. On joue on se débat, on veut changer de bout, tout à coup l'embarcation chavire et quelque un coule à pic.

Le péril de la foudre n'est pas à décrire: à peu près tout le monde redoute un orage, surtout lorsqu'il nous surprend au dehors. Mais, c'est précisément cette crainte, pour beaucoup invincible, qui nous rend imprudents. Nous cherchons instinctivement un abri contre les éléments déchaînés. Nous avons horreur du découvert. Vite sous un arbre; plus grand est celui-ci et plus il nous attire. Nous nous plaçons sous ses branches, le plus près du tronc possible, sans réaliser que nous contribuons ainsi à attirer sur l'arbre la décharge électrique qui peut nous tuer nous-mêmes. Nous avons, cet été, un plus grand nombre d'orages; hélas! on a pu constater aussi que la foudre a fait bien des victimes: la plupart devaient leur malheur à leur imprudence.

Nous ne parlerons pas davantage des accidents de chasse: la saison n'en est pas encore arrivée. Chacun sait comment ils se produisent: ils sont les plus faciles à éviter.

Soyons réfléchis, même dans nos joissances. Ne perdons ni la tête, ni le jugement ni le sang-froid. Observons les règles préventives que nous recommandons tous. N'allons pas au devant du malheur. En un mot soyons prudents. Nous ne le serons jamais assez. Soyons-le pour nous-mêmes, soyons-le aussi pour ceux qui sont nos enfants, ne nous laissons pas de les prémunir contre le danger.

Au point de vue documentaire et historique, ce volume est d'une grande richesse. Il fait la lumière sur beaucoup d'événements importants.

L'honorable sénateur Poirier, un collègue au Sénat et vieil ami de M. Turgeon a bien voulu écrire une spirituelle préface qu'il termine en disant: "Ce livre est un tribut qu'il rend à ses compatriotes d'adoption. Les Acadiens lui en auront gré; les Mémoires seront lus dans chacune de nos familles."

Comme l'édition est limitée et qu'elle s'enlève rapidement, ceux qui désirent en retenir un volume ne doivent pas retarder à donner leur commande chez G. Ducharme, libraire-éditeur, 595 Blvd. Saint-Laurent, Montréal, P. Q. L'exemplaire \$2.75 frais de port compris.

OPINION